

côté, sous le lierre et la vigne vierge, et de l'autre, sous une quantité de roses blanches. Le jardin qui s'étendait à gauche était une petite miniature où lilas et cythes, roses et seringas, dahlias et œillets de poète se succédaient dans une variété sans fin. Le volubilis et la jacinthe luttèrent ensemble, l'églantier musqué et le jasmin se confondaient ; ils envahissaient les allées, grimpaient aux fenêtres. Les roses de toutes espèces, de toutes nuances et de tous noms rivalisaient d'éclat et de fraîcheur, prêtaient leurs suaves parfums pour embaumer l'air, et mariaient leurs brillantes couleurs pour embellir cette jolie petite retraite.

Rosa vit tout cela avec le coup d'œil rapide de la fièvre ; elle admirait tant qu'elle n'entendit point ouvrir la portière ni baisser le marchepied. Elle rêvait à elle en entendant une voix qui s'écriait :

—Rosa, chère Rosa !

C'était Sophie.

Le domestique vint de nouveau la soulever dans ses bras, et elle fut portée jusque dans la première chambre de la maisonnette. Derrière la porte entrouverte de la seconde chambre, il lui sembla entendre comme le chuchotement de voix enfantines qui la firent tressaillir, et comme elle regardait avec une anxiété interrogatrice :

—Oni, chère Rosa, dit madame Wilson, vous avez raison, ce sont eux.

La porte s'ouvrit, et d'un bond Jacques, Robert et Caroline s'élançèrent dans les bras de leur petite maman.

Ils étaient gras et roses, de jolies petites blouses d'indienne les paraient, et leurs cheveux bouclaient tout autour de la tête ; ils formaient un contraste frappant avec leur sœur aînée ; c'étaient comme de frais boutons de rose sur lesquels se penchait avec mélancolie un lys blanc dont le vent aurait brisé la tige. Madame Wilson ne put s'empêcher de dire à Sophie, avec des larmes dans la voix :

—Pauvres innocents ! ils sont heureux de revoir leur sœur, et pourtant ce sont eux qui l'ont mée !

VII

La malade fut confortablement installée dans un lit bien blanc ; elle était fatiguée et ne tarda pas à s'endormir. La vieille nourrice resta auprès d'elle, tandis que Sophie, emmenant les petits enfants, se hâta d'aller trouver sa mère dont elle avait été privée depuis plusieurs jours. Il lui tardait de lui rendre compte des efforts qu'elle avait faits pour réparer sa faute.

Eh bien ! ma fille, êtes-vous contente ? Je vous avoue que moi je me trouve toute heureuse : mon cœur se réjouit avec vous et de la joie que vous avez donnée et de la persévérance, du bon goût, du zèle que vous avez mis à réaliser votre charitable projet. Voyons, racontez-moi comment vous l'avez arrangé tout cela.

—Ce n'était pas difficile, Maman, votre générosité aplanissait tout cela. En arrivant ici, j'ai commencé à installer Jacques et Robert chez le jardinier, ne gardant que Caroline avec moi, car je me suis souvenue de ce que vous m'avez si souvent répété, c'est qu'il ne faut point se surcharger si on veut bien accomplir une tâche. Puis, j'ai fait porter dans le *cottage* les meubles que je croyais utiles ; j'ai fait nettoyer et arranger le jardin, qu'un peu de désordre avait envahi,

j'ai fait faire des vêtements à nos orphelins et je vous ai écrit alors : Tout est prêt.

—Et comment ont été les enfants ?

—Bien sages et dociles. Sarah est enchantée des deux garçons et son mari dit qu'il veut en faire deux bons jardiniers. Quant à Caroline, je me la suis appropriée entièrement, j'ai mis son petit lit à côté du mien, et c'est moi qui la lave et l'habille soir et matin. Vous souvenez-vous, maman, qu'il n'y a pas bien longtemps, je ne savais, ou plutôt ne voulais pas le faire pour moi-même : je me suis corrigée de ma paresse orgueilleuse, parce que je vous aime. — Et elle tendit son front aux baisers de sa mère.

Vers le soir, on retourna en famille auprès de Rosa ; elle était assise sur son lit et promenait des yeux attendris sur tout ce qui l'entourait ; en apercevant ses bienfaitrices, elle joignit les mains.

—Venez, venez vite ! depuis que je me suis réveillée dans ce petit paradis, je remercie Dieu et la Ste. Vierge de toute l'effusion de mon cœur ; à votre tour maintenant, que je vous dise tout mon bonheur. Oh ! merci ! merci ! Et voyez donc *mes petits*. Sont-ils beaux ! Sont-ils heureux !... Ce sont des anges comme ceux que je verrai bientôt dans le ciel, car vous ne savez pas, maman est venue me chercher, elle m'a dit qu'il y avait longtemps qu'elle m'attendait, et qu'enfin le bon Dieu a bien voulu m'appeler, et je vais aller la retrouver !...

Ses yeux brillaient et une fièvre ardente s'était emparée d'elle. On envoya chercher le médecin du village, qui déclara que c'était la dernière période de la maladie, et que la première crise l'emporterait. On fit coucher les enfants et on envoya chercher à la ville voisine, l'annuaire de la chapelle catholique. La nuit se passa fort agitée ; et ni madame Wilson ni sa fille ne quittèrent la chambre de Rosa. Vers le matin, la fièvre se calma ; elle reprit connaissance, mais elle savait qu'elle allait mourir !...

Elle demanda tout bas à Sophie si elle ne pouvait voir un prêtre *avant de partir*, et leva vers le ciel un regard de reconnaissance et d'amour quand elle apprit qu'on en attendait un d'un moment à l'autre.

Il vint, et ses yeux étaient pleins de larmes quand en quittant Rosa il alla retrouver ces dames.

—C'est un ange ! dit-il. Quelle foi ! quel courage ! elle est digne de recevoir son Dieu et, malgré son âge, je vais lui faire faire sa première Communion. Je reviendrai demain matin ; d'ici là, Madame, que votre grand cœur la prépare à cet acte solennel.

Madame Wilson se rendit auprès de Rosa et s'efforça pendant plusieurs heures du spectacle de cette âme d'enfant si pleine de foi et de résignation.

C'était merveilleux : elle avait de l'éloquence pour exprimer ce qu'elle sentait si vivement. La nuit fut assez bonne, et dès le matin madame Wilson reprit avec elle l'entretien de la veille.

—Mais n'avez-vous donc jamais éprouvé des moments de découragement et de dégoût, ma pauvre enfant, au milieu des rudes épreuves auxquelles vous avez été soumise si jeune ?

—Quand j'étais fatiguée, je pensais à la Sainte Famille travaillant dans l'atelier, et je songeais aux divines mains du petit Enfant Jésus qui maniaient les rudes outils de charpentier ; quand je souffrais, je me souvenais des souffrances du petit Jésus dans la pauvreté de la crèche et dans sa fuite en Egypte. Oh ! le petit Jésus, Madame ! Vous ne savez pas tout ce qu'il a été pour moi : il a été mon guide, mon soutien, mon conseil. Le jour, je le voyais à mes côtés, il me semblait qu'il me regardait travailler, et mes